

# Chronique romande

Autor(en): **Fosca, François**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Neue Schweizer Rundschau**

Band (Jahr): **13 (1945-1946)**

PDF erstellt am: **28.06.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-759200>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## CHRONIQUE ROMANDE

PAR FRANÇOIS FOSCA

Les brillants débuts d'une romancière fribourgeoise, la remarquable réussite d'un spécialiste vaudois de la littérature américaine, un fort intéressant ouvrage sur l'histoire d'une vieille maison genevoise; voilà trois événements littéraires qui illustrent fort bien l'activité intellectuelle de la Romandie.

Jusqu'ici, Suzanne Delacoste avait attiré l'attention (parfois plus peut-être qu'elle n'y avait compté) par les échos de la vie à Fribourg qu'elle donnait à *Curieux*. Ils sont fort bien tournés, ces échos, spirituels, mais souvent aussi fort mordants; et dans une petite ville, c'est une entreprise délicate que de révéler et de commenter les travers et les ridicules de gens qu'à chaque instant l'on croise dans la rue. Mais la mauvaise humeur de certains de ceux qu'elle brocarde n'a pas découragé Suzanne Delacoste; et, pour le plaisir de tous ceux qui sont, ou pensent être, à l'abri de ses flèches, elle continue à les darder, de-ci de-là, avec une candeur feinte qui est un attrait de plus.

Mais Suzanne Delacoste vient de publier, aux Editions du Cheval ailé, un roman, *Les Jardins clos*; et ce premier livre permet de beaux espoirs. Sans doute, on peut y reprocher encore quelque inexpérience, des reflets un peu insistants de Colette et de Giraudoux. Mais l'important, c'est que malgré tout ce livre a un accent personnel; il y a là une manière de voir le monde et de le décrire qui est propre à l'auteur.

Que raconte ce roman? Comment, dans une ville qui n'est pas nommée, mais qui pourrait être Fribourg, vivent les divers membres de la famille Calendes: le père, M. Calendes, sa seconde femme, Belle, deux de ses filles adultes, Michèle et Anne, une troisième, Catherine, qui est encore au pensionnat, et un petit garçon, Philippe. Mais surtout, c'est le récit de quelques mois de l'existence de Michèle, de l'échec de son expérience sentimentale avec Jean de Lesquif, de sa mort imprévue dans un accident, au moment où la vie reprenait pour elle une saveur nouvelle.

Au récit des amours de Michèle s'en entrelace un autre, le roman qu'à rédigé la jeune fille et dont on nous donne de longs fragments;

roman qui raconte les amours ardentes et désenchantées d'une autre jeune fille, Fédora, et que Michèle a situé à Vienne où elle n'a jamais été.

L'idée de composer le roman avec ces deux récits, l'un de la vie réelle de Michèle, l'autre d'une vie fictive qu'elle a imaginée, était excellente. Dans ce reflet de Michèle qu'est Fédora, nous voyons se dessiner beaucoup de choses que la jeune fille n'ose s'avouer, et que même elle ignore. Malheureusement, il manque quelque chose, qui est important, à cette présentation originale. Il aurait fallu que le roman de Fédora, écrit par Michèle, fût d'un tout autre ton et d'un tout autre style que le roman de Michèle écrit par Suzanne Delacoste. Il aurait fallu que le passage de l'un à l'autre se fît nettement sentir, et non pas seulement par l'artifice typographique qu'est l'emploi d'italiques.

Cette réserve faite, on ne peut que louer le ton de ce roman, ce climat frais de jeunesse, où les larmes alternent avec le sourire, et où la mort n'est plus qu'un départ silencieux. Dans ce livre qui «finit mal», il n'y a pas trace de ce désespoir absolu tant en vogue aujourd'hui. En le lisant, on croit entendre de la musique de Schubert, avec ses attendrissements coupés de gaietés subites.

Dans la manière dont l'auteur silhouette ses personnages de second plan, on retrouve la verve malicieuse, les traits acérés de l'échotière de *Curieux*. Mais une des réussites du livre, pour mon goût, c'est le personnage d'Anne. Egoïste, mais vraisemblablement par nécessité de se défendre, réticente, elle demeure énigmatique jusqu'au bout, et très attirante. J'aimerais bien que le prochain roman de Suzanne Delacoste ait pour principal personnage Anne Calendes.

Il y a deux ans, Félix Ansermoz-Dubois avait publié un ouvrage excellent sur la littérature des Etats-Unis et ses rapports avec la France. Bien qu'il se fût agi avant tout de dresser un inventaire des traductions françaises d'ouvrages d'auteurs américains, il ne s'était pas borné à cela, et avait émis sur ces écrivains des réflexions qui prouvaient que cet érudit se doublait d'un critique littéraire très averti, très clairvoyant et très fin. Il vient maintenant de nous donner un petit livre sur la poétesse américaine Emily Dickinson, qui mérite d'être accueilli avec beaucoup de sympathie et d'intérêt. D'abord parce qu'il nous renseigne sur une femme encore fort peu connue en France et chez nous, et parce que son livre contient, outre sa brève étude sur Emily, trente de ses poèmes traduits en vers.

Traduire des poèmes est une entreprise des plus périlleuses, qui réclame une connaissance approfondie de deux langues et de leurs ressources, un tact infini, un sens très sûr de la poésie. Les traduire en vers, c'est accroître encore les difficultés. Enfin, cette tâche, qui

serait ardue déjà si l'on s'attaquait à Poe ou à Swinburne, dépasse l'imagination pour peu que l'on connaisse le lyrisme concentré et abrupt d'Emily Dickinson. Elle vécut la vie la plus renfermée dans une petite ville de la Nouvelle-Angleterre, de 1830 à 1886, entre un père maniaque, autoritaire et jaloux, un frère et une sœur fort quelconques; et invinciblement, cette existence appelle la comparaison avec celle d'Emily Brontë. Dans ce milieu d'une étroitesse morale presque inconcevable aujourd'hui, Emily Dickinson composa de brefs poèmes, qu'elle notait sur de vieilles enveloppes, sur des factures d'épicier. D'une concision extrême, d'une étonnante sûreté dans le choix des vocables, ces poèmes surprennent par leur originalité puissante, en même temps qu'ils éblouissent par leur pure beauté. Faire passer cette beauté en français était déjà très délicat, à cause de leur tissu serré; et aussi parce que, si Emily Dickinson associe toujours avec bonheur les termes du langage le plus élevé avec ceux du langage le plus familier, ces brusques rencontres de vocabulaires très différents risquent fort de ne donner en français qu'une caricature dérisoire. Aussi ne peut-on que s'émerveiller de la traduction versifiée qu'a donnée, au prix de quel labeur, Félix Ansermoz-Dubois. Grâce à son adéquate transposition, ceux qui ignorent l'anglais pourront goûter à l'élixir magique qu'est la poésie de cette petite puritaine obscure, poésie qui bien souvent, par ses affirmations péremptoires et ses images foudroyantes, amène à l'esprit le nom de Rimbaud.

Pour commémorer le cent-cinquantième anniversaire de sa fondation en tant que banque, la maison Ferrier Lullin & Cie, de Genève, a publié une élégante petite plaquette, dont il convient de dire quelques mots. Bien d'autres entreprises financières se seraient contentées, à l'occasion d'un événement de cette sorte, d'une somptueuse brochure sur papier couché, ornée des portraits de quelques directeurs passés et présents; précédant quelques pages d'austères statistiques, un texte d'un style aussi conventionnel que possible aurait discrètement mis en valeur l'activité de la maison. La Banque Ferrier Lullin a été autrement plus avisée. En une quarantaine de pages, elle a, avec l'aide des documents fournis par M. Paul-E. Martin et Paul-F. Geisendorf, des Archives d'Etat, tracé un historique de l'entreprise depuis 1795, et esquissé de brefs croquis de ses principaux associés. C'est tout un chapitre de l'histoire économique de Genève qui se déroule sous nos yeux; et le jour où quelque courageux érudit s'attaquera à ce sujet, passionnant mais délicat, *La banque genevoise et la Révolution française*, il ne manquera pas de se référer à ce petit livre, où la maison Ferrier Lullin a prouvé que le sens des affaires ne faisait pas perdre l'amour de la culture et de l'histoire.